

Jesse Concha

Aimez-vous Camilleri?

Voici une dizaine d'années, Camilleri débarquait en force dans les librairies francophones. Un article qui en parlait en termes fort élogieux me mit l'eau à la bouche, tant et si bien que je me promis d'y jeter un coup d'œil... mais n'en fis rien.

La question refit surface le jour où une de mes amies, friande de polars, me demanda si j'en avais entendu parler. Elle, qui ne parlait qu'un italien de cuisine (au sens propre du terme), s'était mise à dévorer les gialli (= jaunes = romans noirs) de Camilleri en traduction française. Excellente traductrice elle-même, elle avait été enthousiasmée d'emblée: *non seulement la trame de ses livres tient la route, mais en plus pour nous, passeurs de la langue, Camilleri est intéressant à plus d'un titre – surtout pour quelqu'un comme toi, qui t'intéresses à la sociolinguistique et aux langues minoritaires, créoles et pidgins de tout poil. Il faut à tout prix que tu le lises, dit-elle... et si possible en français!* J'en fus d'abord un peu interloqué: ne vaut-il pas mieux lire un auteur dans le texte? Ou alors est-ce que la langue de l'auteur était à ce point différente de l'italien normatif qu'elle en devenait inintelligible? Et dans ce cas, pourquoi les Italiens avaient-ils plébiscité un écrivain si difficile d'accès? Et de m'expliquer que si elle me conseillait de le lire en français, c'est parce que, craignant qu'une traduction en français *standard* ne suffise pas à rendre toute la richesse de l'original, le traducteur avait procédé à des choix audacieux. Il s'en explique d'ailleurs dans les excellentes préfaces aux livres publiées en français – surtout dans celle du premier livre de la série. Je m'inclinai. Une fois encore je me promis d'y jeter un coup d'œil, mais n'en fis rien...

Hé! Vous savez ce que c'est, la vie vous mène et vous malmène à son gré, souvent contre le vôtre, et ne vous laisse de répit que ceux que vous avez le cran de lui arracher à grand-peine. Comme je suis très lâche, je mis Camilleri sur la longue liste de choses à faire – avant la retraite, mais quand j'aurai plus de temps – comme l'écriture de mon premier roman, la lecture des classiques, celle du code civil, mon cours d'introduction à la plongée et j'en passe...

Et puis preuve, s'il en fallait, que l'occasion fait bel et bien le larron, c'est sur la suggestion d'une autre amie, la rédactrice de votre journal favori, que je me suis attaqué à la lecture attentive de Camilleri et de sa traduction française ces dernières semaines. Tant pis pour vous!

Vie et miracles

Né en 1925 à Porto Empedocle, aujourd'hui Agrigente, le jeune Camilleri ne passera pas son baccalauréat en 1943 parce que le principal de son lycée, ayant considéré qu'il y a mieux à faire pendant le débarquement des ricains en Sicile, décide d'annuler la session. Ce petit contretemps n'empêchera pourtant pas Camilleri de se lancer dans la voie qu'il suivra toute sa vie: le théâtre... Et la littérature.

A l'âge de 17 ans, il débute avec la mise en scène des «Six personnages en quête d'auteur» de Pirandello. Il ne s'arrêtera plus. Plus de cent œuvres figurent désormais à son palmarès...

En 1949, on retrouve Camilleri à Rome, où il devient metteur en scène, scénariste et producteur. Il excellera dans toutes ces spécialités. Sicilien jusqu'au bout des ongles, Camilleri a un faible pour son île et ses enfants, qu'il a pourtant quittés. Il faut parfois quitter ceux qu'on aime pour mieux les servir. Il dévore les œuvres de Verga, Sciascia et, plus proche de nous, Pirandello, tous siciliens. C'est à travers le prisme de l'œuvre de ce dernier qu'il mettra en scène des auteurs plus ou moins avant-gardistes, tels que Beckett (qu'il est le premier à mettre en scène en Italie, en 1958), Ionesco, Adamov, Strindberg ou encore T.S. Eliot.

Auteur, scénariste et metteur en scène, mais aussi régisseur de programmes culturels de la RAI, Camilleri produit notamment les célèbres séries policières «Lieutenant Sheridan» et le célèbre «Commissaire Maigret», dont il écrit également le script.

Il fera une première incursion brève dans le monde de la littérature dans les années 1945-50, avec la publication d'une série de récits et de poèmes, qui lui vaudront tout de même le prix *St. Vincent*. Cependant, malgré l'insistance de son ami Sciascia, il n'y reviendra que bien plus tard, à un moment où il n'a plus rien à démontrer. S'il n'est pas à proprement parler une vedette, il s'est fait un nom dans un domaine où l'excellence confère inmanquablement une certaine notoriété. Sa réputation et son talent lui vaudront du reste d'être appelé à des postes d'enseignement dans des établissements prestigieux: le Centre expérimental de cinématographie de Rome, où il sera professeur à deux reprises, de 1958 à 1965 et de 1968 à 1970, et l'Académie nationale d'art dramatique «Silvio D'Amico», où il sera titulaire de la chaire de mise en scène entre 1977 et 1997.

Camilleri publie son premier roman en 1978. Ce sera le premier d'une série que nous souhaitons longue.

L'œuvre à l'encre noire

Camilleri est un homme si versatile qu'il n'est pas aisé de résumer son œuvre, même littéraire. Essayons tout de même.

Mon premier est un chercheur, qui s'amuse à écrire, non sans humour, des essais à l'intersection entre l'anthropologie et la linguistique. Citons en guise d'exemple «Indulgences à la carte» (*La bolla di componenda*), où l'auteur explique, entre autres, la contribution de l'Eglise à l'enracinement de la Mafia en Sicile et les malentendus historiques qui en découlent entre l'administration centrale et la population sicilienne. Ce n'est pas ce qu'on appelle une lecture légère, mais si on se laisse prendre au jeu, on finit pas y prendre goût.

Ou encore «Le jeu de la mouche» (*Il gioco della mosca*), où l'auteur livre le secret de vieilles expressions siciliennes à l'origine obscure, dont certaines sont toujours en vogue. A conseiller particulièrement aux futurs lecteurs italophones de ses œuvres camillériennes...

Mon deuxième est un curieux, qui fouille dans les faits divers du tournant du (XIXe) siècle et s'en inspire pour écrire des romans à trame policière. Au départ, un fait à peine inhabituel dans un petit village imaginaire appelé Vigata. Petit à petit, pourtant, les faits s'amoncellent, se bousculent, ils se précipitent, de telle sorte qu'on ne peut plus lâcher le fâcheux bouquin avant de connaître le fin mot de l'histoire...

Mon troisième est un écrivain de polars à succès. Si, si. Avec un commissaire et tout et tout. Montalbano, il s'appelle; le commissaire travaille dans un commissariat – pas n'importe lequel, celui d'un petit village que nous connaissons bien: Vigata. Il a des subalternes aux personnalités bien marquées: un jeune et prometteur inspecteur, beau gosse et coureur; un agent préposé au téléphone, vilain petit canard, touchant mais inintelligible, qui finira par s'épanouir brillamment dans l'informatique, un talent caché qu'il ne se soupçonnait pas lui-même; un préfet, des juges et des procureurs plus ou moins carriéristes, nommés par le ministère et venus de Rome ou d'ailleurs, qui ne manquent jamais une occasion d'entraver une enquête pour servir leurs propres intérêts ou pour de simples questions de procédure; enfin, toute une panoplie de médecins légistes, truands, macros et prostituées de tout poil. Bref, toute la charmante faune que les hommes du métier fréquentent.

Montalbano est un homme de principes, et ses principes, il est prêt à les défendre quel que soit le prix à payer. C'est un homme à l'indépendance farouche, un peu roublard et colérique, mais toujours humain et généreux envers les plus faibles. Il vit à Vigata et ne veut pas entendre parler d'en partir, même en échange d'une juteuse promotion.

Montalbano a deux amours: la cuisine et Lidia. Dans cet ordre. La cuisine, c'est son violon d'Ingres, sa passion. Elle remplace mère et amante – la première défunte, la seconde absente. Il recourt à la gastronomie à chaque fois qu'il a besoin de se ressourcer: un vrai gourmet. Lidia, c'est autre chose. Belle blonde nordiste, elle réside à Gênes et est considérablement plus jeune que lui. Parfois houleuses, leurs relations n'en sont pas moins souvent tendres et solides malgré l'éloignement. C'est l'amour de sa vie...

Mon tout est un portrait idéal de la Sicile. Si vous connaissez et aimez la Sicile, vous pourrez parfaitement retrouver facilement dans votre mémoire les paysages décrits par Camilleri - à faire pâlir d'envie tous ceux qui habitent un deux-pièces sombre sans vue sur le lac. Mais rappelez-vous: Vigata est un lieu imaginaire. Ne le cherchez donc pas sur les cartes!

Qui a peur d'Andrea Camilleri?

La langue, ce ne sont pas seulement des mots et des règles grammaticales, c'est aussi tout un acquis de faits historiques, tout un amalgame de phénomènes culturels et sociaux, d'idées préconçues aussi, de phénotypes et de stéréotypes de toute sorte, profondément ancrés dans l'âme de chaque être humain. Pour exprimer tout cela, les peuples développent sinon une langue, du moins un langage qui leur est propre. Voilà pourquoi, dès que l'on s'écarte des vérités universelles, des faits concrets ou scientifiques et des descriptions à l'état brut, la traduction relève de la gageure.

La Sicile est une société complexe, aboutissement d'une histoire complexe et schisteuse. Depuis plus de deux mille ans, le peuple sicilien n'a jamais connu le sens du mot libre, il a toujours vécu sous une occupation ou une autre. Pour survivre, il a dû développer des attitudes et des réflexes de résistant. La langue où puise Camilleri est donc une langue revêche et souple, pleine de nuances et de subtilités. C'est aussi une langue de silences et de non-dits, celle qui a permis à un peuple de se parler en présence de tiers sans être compris, parfois, justement, sans même besoin de mots. C'est en partie grâce à cette langue qu'il a pu préserver ses racines.

Tout cela, Camilleri l'a non seulement saisi, mais il s'en sert à tour de bras. Et en plus, ça l'amuse. Il a un plaisir fou à écrire comme il le fait, qu'il aime à partager. Il joue un double jeu. D'une part, il s'acquitte d'une dette qu'il se sent envers son père, en recréant sa langue et celle de ses ancêtres (cf. «Le jeu de la mouche»); mais de l'autre, il est de mèche avec le lecteur. Il fait tout pour le décontenancer, pour le semer, mais sans jamais oublier de laisser derrière lui les pistes qui permettront au lecteur de le suivre à la trace et de percer l'énigme... linguistique.

Synonymes, allusions, contexte, voire explications pures et simples pour le bénéfice de personnages étrangers, voilà quelques-unes des arguties dont Camilleri parsème ses romans, pour notre plus grand plaisir à nous. Et pour peu que vous commenciez à le suivre, vous ne pourrez plus le lâcher.

En Sicile, mais aussi dans l'ensemble de l'Italie, les dialectes restent très vivaces dans la vie de tous les jours. Le lecteur italoophone saisira donc au vol le signal envoyé par l'auteur en parsemant inmanquablement, mais jamais de manière aléatoire, le discours des personnages de formes dialectales. Ainsi, le notable sicilien ne recourra pas aux mêmes formes dialectales que le paysan, ni avec la même fréquence et celui-ci se distinguera à son tour du pêcheur ou de l'ouvrier. La distribution de ces formes et leur adaptation à la langue normative (et vice versa) variera en fonction du niveau d'instruction, de la profession, voire de la génération du sujet. Ce phénomène, l'auteur s'en sert comme le dramaturge qu'il est, pour situer son personnage dans le cadre du récit et, au-delà, dans la société dans laquelle il vit. Mais quel que soit le moyen utilisé, l'auteur donne indéfectiblement au lecteur tous les outils pour percer le code. Car code il y a. L'auteur cherche à faire entrer le lecteur (italien, mais non sicilien) dans un monde qu'il connaît ou reconnaît en partie, mais qui lui est pourtant aussi largement étranger. Un monde où les comportements, les relations sociales, les réalités de tous les jours, sont vues à travers un prisme différent et qui, dès lors, exige une clé de lecture.

Cela dit, le traducteur est mis à mal par tant d'habileté et de subtilité: un vrai casse-tête chinois. Et un défi colossal! En effet, le valeureux (je n'ai pas dit malheureux) est aux prises avec des termes siciliens plus ou moins compréhensibles et plus ou moins italianisés, des adaptations phonétiques de mots italiens, que le lecteur italien intelligent est en mesure de comprendre sans aide, des expressions qu'il peut comprendre dans la mesure où il est plus ou moins familier avec les parlers méridionaux, ou encore des formes verbales, voire des éléments de syntaxe peu usités en italien standard, mais courantes en sicilien...

Est-il possible de traduire un tel charabia sans trahir (plus que de raison) l'auteur? Et si oui, comment? Eh bien, les deux traducteurs de Camilleri semblent s'être donné le mot sur ce point.

Tout d'abord, le recours à l'argot, malgré la tradition littéraire dont il peut se prévaloir pour un tel choix, n'est pas recevable. En effet, ce serait limiter le spectre linguistique et social que l'usage du dialecte permet de couvrir. Ensuite, il ne suffit pas non plus de jouer avec le niveau de langue pour rendre toutes les nuances que le texte (pseudo-) italien exprime, ni la couleur plus ou moins locale des personnages.

La seule solution, de l'avis de ces collègues, consiste à trouver une région de France où la langue dominante se trouve confrontée et fertilisée par le parler local et dont l'usage et le rapport de force sont aussi semblables que possible à ceux du sicilien en Italie... Le cas qui vient sans hésiter à l'esprit du lecteur francophone est celui du provençal. Mais qui oserait écrire en un français teinté de provençal sans craindre que Pagnol ne s'en mêle?

Serge Quadrupani, traducteur des polars a osé! Il a mis au point un savant mélange de français régional fortement teinté de languedocien, saupoudré de patois d'autres régions françaises (gallo, piccard), un zeste d'argot, une pointe de langage familier et, pour corser le tout, quelques fantaisies syntaxiques - comme le verbe à la fin, selon l'usage sicilien. La vivacité du langage, le bagout, la spontanéité des personnages ne laissent pas de doute, c'est le soleil, la mer, le thym, la lavande, bref, la Méditerranée. On a pourtant souvent l'impression d'avoir plutôt affaire aux Ritals de Cavanna ou à un Pagnol banlieusard qu'à un commissaire de province italien... Est-ce bien ou mal?

Dominique Vittoz, elle, a eu recours à un autre «français», celui de la région de Lyon. Une langue moins connotée que celle du Midi, mais pas forcément moins savoureuse. Le résultat est en grande partie admirable. Le texte coule sans accroc ni artifice. Et lorsqu'on est romand, une étrange sensation de familiarité vous inonde. Pas de doute, c'est du Ramuz. Pour un peu, on croirait voir nos montagnes (que Dieu les protège!), avec leurs glaciers imposants, leurs torrents cristallins. A l'étranger, une soudaine envie de fendre vous submerge que le «grüne Veltliner» d'autres terroirs ne suffit pas à combler. Rien de trop étonnant car, comme Vittoz l'explique elle-même, le patois lyonnais fait partie de la famille franco-provençale et se rapproche donc fortement du savoyard et donc des patois des vallées du Valais - mais aussi de tous les autres patois romands, à l'exception notoire du jurassien, qui fait cavalier seul, puisqu'il se rattache à la langue d'oïl.

Est-ce à dire que nos illustres collègues ont fait chou blanc? Sûrement pas. On peut, certes discuter sur le principe (mais, est-ce un hasard si les deux traducteurs ont fait un choix similaire?), mais le succès est indiscutable. Les deux textes parviennent à recréer un univers para-camillerien en inventant, comme Camilleri, une langue sur mesure, une langue qui parle à l'imaginaire du lecteur francophone. Ce n'est pas une simple traduction, c'est une nouvelle présentation, une nouvelle interprétation de l'œuvre, semblable à celle qu'aurait fait un metteur en scène avec une pièce conçue pour un public d'une autre époque ou d'un autre lieu. Dramaturge et metteur en scène, lui-même, Camilleri appréciera sûrement...

Interprète et traducteur free-lance dans les années 90 sur la place de Genève et désormais permanent à l'ONU de Vienne, Jesse Concha est grand amateur d'histoire, de linguistique diachronique et comparatiste et de bon vin.